

Er Pecetto

Bernard Vanel

Rome, 17 octobre 2023

Il habitait à Monteverde, quartier de Rome, dans la périphérie, près des jardins de la Villa Doria Pamphilio. Silvio Parrello, dit « Er Pecetto », un des *ragazzi di vita* du roman de Pasolini. Jusque-là j'ignorais à peu près tout de lui. On m'en avait parlé la veille dans le train et conseillé d'aller le voir puisque j'allais à Monteverde. Mais comment le trouver, n'ayant pas son adresse ? Je savais que parfois il prenait ses repas, Via di Donna Olimpia, à « L'Osteria dal 1931 » où venait, autrefois, Pier Paolo Pasolini avec Laura Betti. J'entrais pour demander si on le connaissait. Mais le garçon qui préparait les tables, pour le dîner, était nouveau dans le quartier. Je reviendrai plus tard, à l'heure du service. Il était dix-neuf heures. J'avais un peu de temps.

Je remontais, à gauche, Via Fonteiana, où s'installa Pasolini en 1954, au numéro 86. La rue était en pente. L'air était tiède en cette mi-octobre sous les arbres en feuilles, et les voitures bourdonnaient dans un incessant va-et-vient. Les phares éclairaient la nuit. Je marchais vite. Les nombres défilaient sur les façades, côté pair : 132, 92... Je m'arrêtais devant la grande porte en bois du numéro 86. J'avais imaginé qu'ici quelqu'un pourrait me renseigner. J'interrogeais deux ou trois noms sur l'interphone de l'immeuble. Mais toujours la même réponse : on ne connaissait pas Silvio Parrello. Je restais un moment sur le seuil à attendre, guettant une rencontre. Je pensais à Pasolini. Il avait lui aussi arpenté cette rue, piétiné le silence et les premières feuilles mortes, respiré l'air du soir et la douceur des jours. Il n'y avait pas loin de soixante-dix ans. Sur le trottoir d'en face l'enseigne d'une pharmacie, sa croix verte qui clignotait, attira mon regard. Je traversai, entrai dans l'officine que peut-être Silvio aurait pu fréquenter. Le voisinage, et les années passant... Une demi-douzaine de personnes faisaient la queue avec des ordonnances. Je questionnai la

pharmacienne en blouse blanche, derrière son comptoir. « Excusez-moi, vous ne connaissez pas Silvio Parrello ? Il habite dans le quartier. » Elle était désolée. Son *Mi dispiace* m'aurait invité à sortir et à renoncer à ma quête, si un client ne m'avait tout à coup interpellé sous son chapeau : « Io lo conosco... Abita un po' più in giù » Et gentiment il m'indiqua qu'il habitait plus bas, près de Via di Donna Olimpia. Je ne pourrais manquer son atelier d'artiste que suffiraient à m'indiquer des photos de Pasolini sur les murs extérieurs. Mais serait-il ouvert à cette heure tardive ?

Pressant le pas, je dévalai la pente de Via Fonteiana et je me retrouvai bientôt, une nouvelle fois, devant l'enseigne de « L'Osteria dal 1931 », constellée de guirlandes lumineuses qui lui donnaient un air de fête. Guidé par le hasard ? Toujours est-il que là, sur le trottoir, se dirigeant vers moi, je reconnus Silvio, Er Pecetto lui-même, que je ne connaissais que pour l'avoir vu en photo sur sa page Facebook que l'on m'avait montrée... Casquette sur le front, lunettes sur le nez.

« Silvio ! » Dans l'audace de la surprise, je lâchai son prénom. Il s'arrêta et me sourit. On se serra la main. Il ne fallut que quelques mots pour que nous finissions attablés tous les deux à la terrasse de « L'Osteria ». Lui devant des *Bucatini all'Ammatriciana*, sa commande ordinaire, et moi, avec dans mon assiette, des *Carciofi alla Giudia*, ces artichauts à la romaine, de recettes anciennes. Sans oublier une bouteille de vin de la maison. La rencontre fut belle. De celles où soudain le temps s'immobilise, où les heures défilent sans qu'on s'en aperçoive.

Silvio Parrello a quatre-vingts ans, depuis janvier. Il porte un gilet de chasseur sur sa chemise polo rouge, à manches courtes, et une salopette en jean. Tandis qu'il goûte au vin – le blanc lui fait moins mal - j'observe son visage. Sculpté, taillé, mais où les ans n'ont pas laissé de rides.

Je lui fais remarquer une certaine ressemblance avec Pasolini. Alors il me répond : « le chien finit toujours par ressembler au maître... » Puis nous parlons de lui. De son surnom, Er Pecetto : « Il me vient de mon père qui était cordonnier. On l'appelait *Pecione* parce qu'il se servait de la poix (la *pece*)... Comme j'étais son fils, alors moi j'étais *Pecetto*... Et je le suis toujours... » Mais cependant Silvio était un de ces garçons dégourdis des faubourgs, des *borgate*, zones périphériques de la ville de Rome. Il jouait dans les terrains vagues, dans les cours des immeubles, avec ceux de son âge. Enfants de pauvres, presque tous, pour lesquels un ballon suffisait au bonheur. Et le soleil faisait le reste.

« J'avais à peine onze ans, lorsque Pier Paolo s'est installé à Monteverde. Mais sans doute était-il déjà venu avant. Nous jouions au ballon, sur un petit terrain, et quand il nous a vus, il s'est mêlé au jeu. Il était élégant, venait d'un autre monde, celui de la culture, dont nous ignorions l'existence. Il avait posé sur un mur une liasse de feuilles qu'il avait sous le bras... Puis il est revenu souvent. Il faisait partie de l'équipe et s'il manquait quelqu'un il allait chercher un voisin. Via di Donna Olimpia c'était son territoire. Nous allions quelquefois aussi nous baigner dans le Tibre, vers le Pont Marconi... Il préparait son œuvre et il nous observait... » Dans son roman, Pasolini, dès les premières pages, évoque ces baignades où les *ragazzi di vita* étaient heureux d'être présents au monde. À sa sortie le livre, en 1955, fit scandale et valut à l'auteur un procès pour obscénité. Il montrait la réalité des quartiers populaires que la littérature avait jusque-là oubliés. En 1959, Pier Paolo Pasolini prit un appartement Via Giacinto Carini. Il travaillait alors au projet d'*Accattone*, son premier film. Silvio avait seize ans. Dès lors il le perdit de vue. Mais il ne l'oublierait jamais. Dix ans plus tard, la vie les fit se retrouver, au hasard de la ville. Ils prirent ensemble un café. « Je me souviens, c'était Via Marguta, près de Piazza di Spagna. Il venait de tourner *Médée*, avec Maria Callas. C'est la dernière fois que je l'ai vu. » Dans les années soixante-dix, Pasolini créa ses œuvres les plus scandaleuses parmi lesquelles

Salò, ou les cent-vingt journées de Sodome, adaptée du marquis de Sade et transposée dans l'Italie fasciste. Un film complètement impur, prophétique et maudit. Les menaces furent nombreuses et le tournage dut se dérouler sous protection de la police. Ce devait être le premier épisode d'une trilogie de la mort. Pasolini mourut quelques jours avant sa sortie. De la nuit de novembre 1975 où il fut massacré, dans le piège d'un terrain vague proche de la plage d'Ostie, Silvio a sa propre version. D'ailleurs on vient le voir, « même depuis la Chine », pour recueillir son témoignage. Il s'étonne que la justice ait tu certains détails sur le comportement de Pino Pelosi, l'assassin supposé, qui était son ami. « Pourquoi ne dit-on pas qu'il a vomi dans la voiture ?... Mais ce qui est certain c'est que cette nuit-là, Pasolini n'avait pas l'intention de *far sesso* comme on l'a raconté. Il cherchait à récupérer les bobines volées des négatifs du film *Salò* ».

Silvio parle beaucoup. On est intarissable lorsqu'il s'agit de sa passion... « Pasolini era il mio destino... » Et sa raison de vivre. Obsessionnellement. Pour des raisons sans doute mystérieuses pour lui qu'il faudrait exhumer du royaume d'enfance. Mais autant qu'en parler, il aime également faire entendre la voix de cette « force du passé » en quête de ses frères qui ne sont plus. Je suis destinataire à présent du poème « Io sono una forza del passato... » Il le récite jusqu'au bout, le verbe solennel. Mais il connaît aussi par cœur des pans entiers de textes des *Lettres luthériennes* ou des *Ecrits corsaires*. Il en sait la durée qu'il annonce parfois avant d'entamer sa récitation. Comme un gage de sa mémoire. « Huit minutes quarante... » Patiemment je l'écoute, en finissant mon verre de vin blanc, stigmatiser l'influence idéologique de la télévision. Et c'est Pasolini, les mains croisées, comme en prière, qui parle à travers lui dans cette nuit d'octobre. En cet instant je me souviens de cette amie qui me disait « Pier Paolo avait une voix douce... », elle l'avait connu à la fin de sa vie. Celle d'Er Pecetto roule plus de galets, sur la plage des mots, avec l'accent romain. Je sens qu'il est heureux d'avoir trouvé une oreille attentive aux phrases qui le hantent, qui l'habitent et

qui le brûlent comme un soleil dément. Les clients sont partis, mais y en avait-il ? Nous restons seuls sur la terrasse, abrités de la rue par une haie de lauriers roses. Cela fait bien deux heures que nous sommes assis à partager la nourriture d'un dîner improbable et les mots de Pasolini. Mais il est temps de s'en aller. Er Pecetto voudrait me faire voir son atelier, « Tout près, là où je peins... Dans Via Federico Ozanam. Elle commence ici, à l'angle de L'Osteria... »

Nous enfilons la rue. Son univers se trouve au numéro 134 qu'identifient, sur la façade, des portraits du poète, du cinéaste, dont un sous une croix, et un autre du footballeur. Silvio ouvre la porte et me précède dans son antre. Mais plus qu'un atelier c'est un musée Pasolini, un véritable sanctuaire en hommage à celui qui a changé sa vie. Coupures de journaux, livres et magazines, photographies en noir et blanc et en couleur garnissent des meubles et ornent les murs. « Pier Paolo Pasolini TUTTO E' SANTO » proclame au-dessus d'une coupe le texte d'une affiche. Er Pecetto commente les documents qu'il feuillette et qu'il lit. Et je l'écoute encore. On en oublierait ses tableaux, accrochés cependant parmi tant de reliques, son chevalet et ses pinceaux dans un coin de la pièce. D'ailleurs il n'en parlera pas. Mais il me montrera, sur une table ronde où sont posées des lettres, son portrait encadré près de celui de Paola, la reine de Belgique. « Avec elle j'ai eu, pendant douze ans, une correspondance... » Puis après un silence, comme s'il attendait une question : « Nous ne nous sommes jamais rencontrés... » Er Pecetto vit seul escorté de fantômes.

Il se propose maintenant de me raccompagner jusqu'à l'arrêt de Bel Respiro, à demi-heure à pied, où je dois prendre l'autobus. La nuit est douce et il aime marcher. Nous passerons d'abord « tra i grattacieli », immeubles populaires de près de dix étages, construits en 1932 par le régime de Mussolini, et que Pasolini décrit dans son roman *I ragazzi di vita*. Un vrai décor de cinéma. Nous traversons des cours où l'on a fait pousser des oliviers et des palmiers, désertes à cette heure, mais où l'on

imagine des cris d'enfants, des rebonds de ballon, la voix des mères aux balcons et des abois de chiens lorsque le jour tombe du ciel.

Par la Via di Donna Olimpia, nous rejoignons la Via Vitellia qui monte lentement vers Bel Respiro, nous longeons les murs des jardins de la Villa Doria Pamphilio en piétinant nos ombres. À la lueur des réverbères, Silvio récite encore des bribes de Pasolini jusqu'à l'arrêt de bus. Puis il me dit : « Tu dois prendre celui de la ligne 791, ce sera le dernier... » Il attend avec moi. Il est bientôt minuit. De loin un bus s'annonce. Je cherche à lire ses trois chiffres orange. C'est le bon numéro. Nous nous saluons sans un mot. Une poignée de main, solide et fraternelle, comme une parenthèse qui se refermerait. Une bulle de vie suspendue dans le temps. Er Pecetto déjà n'est plus qu'un souvenir.



Photographie par Bernard Vanel.